



# LA DENT DU SERPENT

roman

Craig Johnson

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*À vol d'oiseau*, Gallmeister, 2016

*Steamboat*, Gallmeister, 2015

*Tous les démons sont ici*, Gallmeister, 2015 ; Points, 2017

*Molosses*, Gallmeister, 2014 ; Points, 2016

*Dark Horse*, Gallmeister, 2013 ; Points, 2015

*Enfants de poussière*, Gallmeister, 2012 ; totem n°36

*L'Indien blanc*, Gallmeister, 2011 ; totem n°26

*Le Camp des Morts*, Gallmeister, 2010 ; Points, 2017

*Little Bird*, Gallmeister, 2009 ; Points, 2016

Craig Johnson

LA DENT  
DU SERPENT

Roman

Traduit de l'américain  
par Sophie Aslanides

Collection  
NOIRE

Titre original : *A Serpent's Tooth*

Copyright ©2013 by Craig Johnson  
By arrangement with the author  
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2017,  
pour la présente édition

Web-ISBN 978-2-404-00644-4  
ISSN 1952-2428

Photo de couverture © Joe McDonald/Getty Images  
Photo de l'auteur © Craig Johnson  
Conception graphique : Valérie Renaud

*À N.B. East (1938-2011),  
Qui m'a appris l'importance des mots.*



Combien la dent du serpent est moins cruelle  
que la douleur d'avoir un enfant ingrat !  
SHAKESPEARE, *Le Roi Lear*, Acte I scène 4

Afin de rester fidèle au texte original, la traductrice a choisi de conserver les noms des personnages indiens ; l'auteur ayant parfois fondé des jeux de mots sur ces noms, il paraît cependant utile d'en fournir au lecteur une traduction approximative.

Henry Standing Bear : Henry Ours Debout

Melissa Little Bird : Melissa Petit Oiseau

# 1

JE gardai les yeux rivés sur le bouquet orange et noir qui ornait le revers de Barbara Thomas pour ne pas avoir à regarder autre chose.

Je n'aime pas les enterrements, et cela fait un moment que j'ai cessé d'y assister. Je considère la cérémonie comme une forme de déni, et quand ma femme est décédée et que ma fille, Cady, m'a dit que, à sa connaissance, aller à l'enterrement de quelqu'un ne l'avait jamais fait revenir, j'ai tout simplement renoncé.

Mme Thomas avait été élue reine du bal de fin de promo au lycée de Durant l'année où Truman avait fait en sorte de porter le chapeau, d'où la présence de l'ornement un tantinet voyant épinglé sur son tailleur beige, à la fois strict et propre. La semaine suivante se jouerait le match tant attendu des Durant Dogies contre leurs ennemis jurés, les Worland Warriors ; une frénésie d'orange et noir s'était emparée de toute la ville.

Assister à l'enterrement de quelqu'un qu'on connaît est moins insupportable qu'être présent à celui de quelqu'un qu'on ne connaît pas. On est planté, là, on écoute des discours sur un parfait inconnu, et chaque fois, j'ai l'impression d'avoir laissé passer ma chance.

Je l'avais certainement laissée passer avec Dulcie Meriwether, qui avait été une des citoyennes modèles de Durant – après tout, je suis le shérif du comté d'Absaroka, alors les citoyens modèles vivent et trépassent souvent sans que je m'en aperçoive. C'était un bel après-midi d'octobre, j'étais adossé à la grille qui entourait la Première Église méthodiste, et j'étais là pour parler d'anges plutôt que pour faire l'éloge de Dulcie Meriwether – ou l'enterrer.

Je tendis la main et redressai le bouquet de Barbara Thomas.

Dans le Wyoming, l'une des tâches qui incombe à un représentant élu est de comprendre ses électeurs, d'écouter les gens – les aider à résoudre leurs problèmes – même s'ils ont une araignée au plafond. J'écoutais Barbara me parler des anges qui l'aidaient chez elle dans ses travaux, ce qui pour moi constituait une preuve qu'araignée il y avait bien, si ce n'est même deux.

Je jetai un coup d'œil vers Mike Thomas, qui m'avait demandé de tendre une embuscade à sa tante en ce début d'après-midi dans les hautes plaines. Il voulait que je lui parle, et il pensait que la seule manière d'organiser une rencontre fortuite avec moi était que j'accepte de l'attendre devant l'église au moment où ils sortiraient pour aller déjeuner.

J'essayais de ne pas regarder l'autre personne appuyée à la grille, mon adjointe, Victoria Moretti, qui, bien qu'elle tentât de surmonter une gueule de bois consécutive à des excès commis aux bacchanales de la Fête basque la veille, avait décidé de profiter de ma présence en ville un dimanche. La seule personne sur laquelle je pouvais me concentrer était donc Barbara, quatre-vingt-deux ans, cheveux blond platine impeccablement coiffés, et à l'évidence, folle à lier.

— Alors, quand les anges ont-ils commencé à travailler dans votre maison, madame Thomas ?

— Appelez-moi Barbara, Walter.

Elle hochait vigoureusement la tête, comme si elle refusait de nous laisser penser qu'elle était cinglée.

“Bonne chance”, aurait dit Vic.

— Il y a environ deux semaines, j'ai fait une petite liste, et soudain la balustrade du porche a été réparée.

Elle jeta un coup d'œil malveillant au cow-boy bien habillé, veste bleu marine et cravate, qui se trouvait sur ma gauche, son plus jeune neveu.

— Il est difficile de faire avancer les choses à la maison, avec Michael qui vit si loin.

Si mes souvenirs étaient fidèles, l'atelier de sculpture de Mike se trouvait à la périphérie de la ville, et je savais qu'il ne vivait qu'à trois kilomètres vers l'est, mais je n'allais pas m'en mêler. J'ajustai le

col de ma chemise en flanelle, savourant le bonheur de ne pas porter mon uniforme, tout en me disant que mon plaisir de la journée n'irait pas au-delà.

— Alors, les anges sont venus et ont réparé la balustrade ?

— Oui.

— Autre chose ?

Elle hocha à nouveau la tête, avec enthousiasme.

— Plein de choses. Ils ont nettoyé mes gouttières, fixé la porte à moustiquaire derrière et réparé le toit de l'abri de la pompe.

Vic soupira.

— Bon sang, vous voudriez pas les envoyer chez moi ?

J'ignorai mon adjointe – une tâche difficile. Elle portait une robe d'été, sûrement pour défier l'arrivée de l'automne, et un joli morceau de jambe bronzée était visible entre le haut de ses bottes et le bas de la robe.

— Avez-vous vu les anges de vos propres yeux, madame Thomas ?

— Barbara, s'il vous plaît.

Elle secoua la tête, résignée face à ma méconnaissance des choses célestes.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche.

— Ah bon ? Et comment ça marche ?

Elle colla ses paumes l'une contre l'autre et se pencha en avant.

— J'écris ma petite liste, et les choses se font. C'est un signe de la divine providence.

— Un signe de la divine sénilité, plutôt, marmonna Vic à mi-voix.

Barbara Thomas poursuivit sans se laisser interrompre.

— J'ai un carnet dans lequel je note, par ordre d'importance, les choses qui doivent être faites. Je le laisse sur le comptoir, et hop.

Elle s'écarta un peu et me regarda, rayonnante.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables.

Elle marqua une pause pour contempler l'église qui se trouvait derrière moi puis changea de sujet.

— Vous assistiez au culte ici, n'est-ce pas, Walter ?

— Oui, madame. J'accompagnais ma défunte femme.

— Mais vous n'y êtes pas allé depuis son décès ?

Je pris une grande inspiration pour alléger le chagrin qui m'étreignait la poitrine chaque fois que quelqu'un parlait de Martha.

— Non, madame. Nous avons passé un accord : elle prendrait soin de l'autre monde si je prenais soin de celui-ci.

Je lançai un coup d'œil à Mike qui lissait sa moustache en s'efforçant de ne pas sourire.

— Et on dirait que ces derniers temps, il se passe suffisamment de choses ici pour retenir mon attention. (Je repris :) Alors, vous ne les avez jamais vus ?

— Vu qui ?

— Les saints bricoleurs, Bon Dieu.

Barbara parut contrariée.

— Demoiselle, vous feriez bien de surveiller votre langage.

Je détournai l'attention de Barbara pour couper court au flot de commentaires incendiaires qui risquait de déferler sur elle.

— Donc, vous n'avez jamais réellement vu les anges ?

— Non.

Elle réfléchit, les yeux rivés sur les craquelures du trottoir, où les rares brins d'herbe qui avaient tenté leur chance avaient abandonné tout espoir de se frayer un chemin.

— Ils prennent un peu de nourriture dans le réfrigérateur, de temps en temps.

Je ne la quittai pas des yeux.

— De la nourriture ?

— Oui.

Elle réfléchit encore.

— Et parfois, ils prennent une douche.

— Une douche.

Elle hocha la tête à nouveau.

— Mais ils nettoient toujours après leur passage. Je le remarque seulement parce que les serviettes sont humides ou qu'il manque quelques morceaux de poulet pané.

Je tentai de croiser le regard de Mike, mais il examinait les berges de Clear Creek de l'autre côté de l'allée de graviers, un peu

plus loin, à la recherche de truites, probablement; il aurait préféré être ailleurs. Je revins à la vieille dame.

— Du poulet pané.

— Oui, il semblerait que les anges aiment vraiment bien le poulet pané de Chester.

Je m'appuyai contre la grille et contemplai, moi aussi, les reflets dansants de la lumière sur l'eau, les feuilles dorées des trembles éparpillées tourbillonnant comme une flottille égarée.

— Je vois.

— Et les Oreos. Les anges aiment les Double Stuf Oreos, aussi.

— Autre chose?

— Le soda, surtout le Vernors Diet Ginger Ale.

— Vous devez vous retrouver avec une sacrée note au supermarché, pour nourrir ces bataillons. (Je souris et choisis mes mots avec le plus grand soin.) Barbara, quand ce genre de choses se produit... je veux dire, vous faites votre liste, ensuite vous vous couchez, et quand vous vous levez, tout est réparé?

— Oh non, je dresse ma liste le matin, puis je m'en vais faire les courses ou jouer au bridge au club, et quand je reviens, tout est fait.

— Dans la matinée?

— En milieu d'après-midi, oui.

Je sortis ma montre de ma poche; il était une heure dix.

— Alors, si je me rendais chez vous maintenant, il y aurait des chances que je surprenne les anges en plein travail?

Elle eut l'air un peu inquiet.

— J' imagine que oui.

— Que leur avez-vous donné à faire aujourd'hui?

Elle réfléchit.

— Il y a une fuite au niveau du siphon sous l'évier de la cuisine.

Vic ne put retenir sa langue.

— Attendez. Les anges travaillent le dimanche?

Je regardai la vieille dame, gentille mais cinglée.

— Où vont-ils chercher le matériel un dimanche? Buell Hardware est fermé.

Elle plissa les yeux.

— Je leur achète le matériel, Walter. Dieu pourvoit à beaucoup de choses, mais je ne crois pas que cela inclue les pièces détachées de plomberie.

— Hmm...

Je me redressai et elle parut troublée.

— Où allez-vous ?

— Je crois que je vais aller faire un tour du côté de chez vous pendant que Mike et vous allez déjeuner. (Je haussai les épaules.) Peut-être que nous pourrions obtenir quelques conseils d'ordre divin pour Vic.

Barbara Thomas replia les doigts de ses mains comme des oiseaux aux ailes brisées et parla d'une toute petite voix.

— Je préférerais que vous n'y alliez pas, Walter.

J'attendis quelques instants puis lui demandai :

— Et pourquoi donc ?

Elle marqua une pause, un peu contrariée, puis leva vers moi des yeux humides.

— Ils travaillent bien, il ne faut pas les interrompre.

— Tu crois qu'il y a plus de fous dans notre comté qu'ailleurs ?

Nous roulions vers l'ouest, vers la maison de Barbara Thomas, et je baissai la ventilation dans le Bullet afin que le courant d'air ne fasse pas remonter la robe de Vic encore plus haut sur ses cuisses parfaites tandis qu'elle calait ses bottes de cow-boy contre le tableau de bord.

— Par habitant ?

— Globalement.

J'orientai une bouche de ventilation vers le chien, qui haletait sur le siège arrière.

— Eh bien, la nature ayant horreur du vide, les bizarreries sont attirées par les grands espaces. Parfois, elles perdurent là où rien d'autre ne le pourrait. (Je me tournai vers elle.) Pourquoi ?

— Cela nous inclurait, nous aussi ?

— Techniquement, oui.

Elle regarda à travers le pare-brise, le visage un peu troublé.

— Je ne veux pas finir toute seule dans une maison en train de faire des listes pour mes amis imaginaires.

Je pris à gauche sur Klondike Drive et m'attardai sur le fait que Vic semblait encline aux réflexions philosophiques, ces derniers temps.

— J'ai comme l'impression que cela n'arrivera pas.

Elle me regarda.

— J'ai remarqué que tu n'avais pas proposé de partager tes expériences du monde des esprits avec elle.

Vic faisait allusion aux événements que j'avais vécus à Cloud Peak au printemps, une expérience que je n'étais pas certain d'avoir complètement digérée.

— Cela ne me paraissait pas pertinent.

— Mon œil.

Je la regardai à mon tour et vis qu'elle était en train de se masser la tempe du bout des doigts.

— Comment va ta tête ?

— J'ai une migraine atroce, merci d'avoir posé la question.

— Ça t'ennuie si je te demande ce qui s'est passé à la Fête basque ?

Elle ajusta la position de ses bottes et avoua.

— J'ai été traumatisée.

— Par quoi ?

— La cavalcade des moutons.

Je crus avoir mal entendu.

— La quoi ?

— La cavalcade des putain de moutons, que tu as réussi à rater hier en prenant ta journée.

— La cavalcade des moutons ?

Elle se frotta l'arête du nez.

— Tu m'as bien entendue.

— Que s'est-il passé ?

— Je n'ai pas envie d'en parler. Tu n'as pas envie de parler de tes amis imaginaires, et je n'ai pas envie de parler de la cavalcade des moutons. (Elle se mit à tripoter la lanière de sa botte.) Mais sache que je ne ferai plus jamais la Fête basque.

Je haussai les épaules en passant devant la YMCA et continuai ma route sur la descente, passai devant Duffy, l'antique locomotive dans le parc à côté du jardin d'enfants. Je tournai à droite sur Upper Clear Creek Road, puis m'arrêtai à l'ombre d'un peuplier de Virginie jaunissant, à côté de la boîte aux lettres de Barbara Thomas.

— On y va à pied?

— Il y a de l'ombre ici, et le chien a chaud.

Je baissai légèrement les vitres pour lui donner un peu d'air.

— En plus, j'aime bien prendre les anges par surprise. Pas toi?

Elle ouvrit la portière et se glissa dehors, tout en tirant sur sa robe. Bottes et robe courte – une tenue pour laquelle j'avais un faible.

— Je n'ai pas tout à fait les vêtements qui conviennent à la course à pied.

Je refermai la portière doucement et contournai le pick-up par l'avant.

— Je croyais que les anges, ça volait.

— Ouais, et la merde, ça flotte.

Nous prîmes l'allée de graviers qui descendait en pente raide, se terminait devant l'un de ces anciens garages du début du siècle construit juste à côté de la toute petite maison à bardage de bois qui, autrefois, avait été le quartier général du T Bar T Ranch, avant que les terres ne soient grignotées par l'invasion de l'immobilier. Il y avait un grand nombre de parterres de fleurs surélevés et de paniers suspendus. Je devais admettre que les anges en question faisaient un sacré boulot, surtout en cette saison.

Les yeux couleur vieil or de Vic brillèrent.

— Une entrée dans les règles?

Je contemplai son sourire carnassier et me dis qu'on pouvait sortir le policier de Philadelphie, mais qu'on ne pouvait pas sortir Philadelphie du policier.

— C'est probablement un gentil voisin qui rend service à la vieille dame, alors évitons de lui faire une peur bleue.

— Comme tu veux.

Elle s’avança vers le porche et je regardai la robe d’un violet passé se balancer sur ses hanches tandis qu’elle marchait à grands pas, sans arme.

— Je passe par-devant.

Avec un soupir, je partis vers l’arrière, me glissant entre le minuscule garage et la maison. Je regardai par la fenêtre de la cuisine et m’immobilisai en voyant une paire de jambes dépasser du placard sous l’évier, dont les portes étaient ouvertes. Sur les jambes, un pantalon de travail vert olive, du genre de celui que portent les agents d’entretien, et les pieds étaient chaussés de lourds brodequins, sans chaussettes.

Je secouai la tête et poursuivis mon chemin, me demandant quel homme du quartier pouvait bien jouer le bon Samaritain. Je gravis les quelques marches en béton qui menaient à la cuisine, appuyai sur le bouton à côté de la porte à moustiquaire réparée la veille et m’annonçai :

— Très bien, monsieur le mystérieux bricoleur qui...

La suite de la phrase resta coincée dans ma gorge tandis qu’un jeune homme extrêmement mince surgissait comme un diable de sous l’évier et se jetait contre le réfrigérateur voisin. J’eus quelques secondes pour l’examiner – il était étrange, on aurait dit un épouvantail avec son pantalon beaucoup trop grand attaché à la taille par un morceau de corde en chanvre et sa chemise de travail brune deux fois trop grande elle aussi. Ses yeux étaient du bleu le plus profond que j’aie jamais vu – presque bleu cobalt, grands ouverts et enfoncés dans leurs orbites. Il avait quelque chose d’un prince de sang noble, mais peut-être était-ce sa coupe de cheveux blonds à la Prince Vaillant.

Je levai une main rassurante et m’éclaircis la voix.

— Heu... Salut.

Mes paroles ne l’apaisèrent que très brièvement. Il bondit pour s’enfuir et percuta de plein fouet Vic qui était debout dans l’embrasure de la porte menant au salon et à la porte d’entrée. Il força le passage, mais même avec le nez en sang, elle eut le bon réflexe – il faut le lui reconnaître – de s’accrocher à sa jambe de pantalon et se laisser traîner dans son sillage.

— Salopard!

En quatre pas je les avais rejoints, à l'instant même où le pantalon tombait de ses hanches étroites. Il fila dans le salon, se cogna sur la demi-cloison et s'échappa par la porte. Impuissant, je le regardai dévaler les marches du porche et filer comme un crotale.

Je ne me donnai même pas la peine de faire semblant de le poursuivre. Je retournai dans la cuisine, pris un torchon posé sur le robinet et le mouillai. Du congélateur, je sortis de la glace et je la tendis à mon adjointe qui se remettait debout. Elle me regarda.

— Si j'avais eu mon arme, je l'aurais descendu, ce petit con.

— Est-ce qu'il t'a frappée ?

— Pas lui mais son genou, quand il m'a fait tomber.

Je lui tins la tête en arrière et l'adossai contre le comptoir de la cuisine.

— C'est la première fois de ma vie que je vois quelqu'un d'aussi effrayé.

Elle tint le torchon contre son nez, et sa voix me parvint étouffée.

— Et encore, attends que je lui mette la main dessus.

Je tirai sur le fil du téléphone à cadran, composai le 911 et ôtai le torchon pour évaluer les dégâts. La zone commençait à enfler, mais il ne semblait pas y avoir de fracture.

— Tu vas te retrouver avec deux beaux cocards...

Le téléphone collé contre mon oreille s'éveilla tout à coup.

— Bureau du shérif du comté d'Absaroka. S'agit-il d'une urgence ?

— Ouaip, Vic va tuer un gamin de quinze ans.

— Shérif ?

Je tendis l'oreille tandis que le combiné amélioré de Ruby s'installait sur l'épaule de mon interlocuteur.

— Double Tough, c'est toi ?

Je ne savais jamais qui venait de Powder Junction pour tenir la permanence du week-end. Santiago Saizarbitoria, un de mes autres adjoints, était parti deux semaines à Rawlins pour voir de la famille.

— Ouaip, il se passe quoi ?

— J'ai un fugitif par ici, vers Upper Clear Creek Road, et j'apprécierais que tu lui mettes la main dessus avant Vic.

Je l'entendis se précipiter pour contourner le bureau de ma standardiste.

— Quel genre de fugitif, Walt ?

— Sexe masculin, type caucasien, environ quinze ans, cheveux blonds, yeux bleus comme un passerin indigo – et il s'est envolé.

Double Tough était prêt à raccrocher.

— C'est noté.

— Encore une chose.

— Ouai, chef ?

Je récupérai le pantalon sur le comptoir, à l'endroit où je l'avais posé.

— Il est en slip.

Pour la première fois dans la conversation, mon adjoint en eut la chique coupée.

— Eh bien, ça devrait faciliter un peu les choses.

CE ne fut pas le cas.

Nous fouillâmes tout le quartier, une fois, puis une deuxième fois. Rien. Nous étions de retour au bureau et Vic, qui tenait un paquet de petits pois surgelés sur son nez, me regardait refermer l'album photo de la promotion de l'année passée au lycée de Durant.

— Il n'est pas là-dedans.

Ses yeux étaient à peine visibles au-dessus du sachet de petits pois.

— T'es sûr ?

— Absolument.

— Tu ne t'es pas trompé sur son âge ?

— Je ne crois pas.

Je tendis la main et caressai les oreilles du chien ; il aimait la fraîcheur relative qui régnait dans nos bureaux déserts et le calme du dimanche après-midi.

— Et toi, j'imagine que tu n'as pas eu le temps de l'observer en détail.

Elle grimaça pour essayer de détendre ses muscles faciaux et regarda fixement le pantalon du fugitif posé sur ses genoux.

— Tu veux dire, est-ce que j'ai chopé le numéro du bélier maigrichon qui m'a percutée ? Non.

— Alors, il n'est pas d'ici.

Elle examina l'intérieur du pantalon.

— Peut-être.

Elle posa le sac de petits pois sur les taches de sang séché qui constellaient le col de sa robe.

— Quoi ?

— Tu es sûre que tu ne veux pas aller faire une radio de ton nez ?

Elle refusa ma proposition d'un geste de la main.

— Alors, ce gamin ?

— Il avait l'air bizarre.

Sa voix résonna, pleine de sarcasme.

— Vraiment ?

Je me remémorai l'image fugace du jeune homme affolé et la gardai quelques instants à l'esprit.

— Cette manière dont il est resté planté, un moment, ouvrant et fermant constamment les mains, le regard fuyant, en appui sur l'avant des pieds...

— Il est gogol ?

Je soupirai et me massai l'arête du nez.

— Non... seulement bizarre.

— On demande aux services sociaux ?

Je composai le numéro et écoutai la voix de Nancy Griffith me proposer de laisser un message sur le répondeur. Je renonçai et raccrochai. Je sortis l'annuaire du tiroir du haut de mon bureau et fis défiler les pages jusqu'à G.

— C'est beaucoup plus facile quand Ruby est dans le coin.

Je posai mon index sur le numéro de Nancy et attrapai à nouveau le téléphone. Elle décrocha à la troisième sonnerie. Je lui décrivis le jeune homme, elle ne l'avait jamais vu.

— Tu es sûre ?

— Certaine. La description ne correspond à aucun de nos patients actuels. Tu as essayé la Wyoming Boys' School ?

— À Worland ?

— Rien n'est impossible.

Je l'écoutai étouffer un rire et me rappelai que Martha et elle avaient chanté ensemble dans la chorale de l'église.

— Hé, tu vas au match de foot vendredi ? demanda-t-elle.

— Pourquoi ? Il y a un problème ?

Elle prit son temps avant de répondre.

— Faut-il toujours qu'il y ait un problème quand tu es invité quelque part ?

— D'habitude, c'est le cas.

— C'est la fête de fin d'année et ils vont retirer ton numéro.

— Oh...

— Ils retirent celui de Henry Standing Bear aussi. Personne ne t'en a parlé ?

Il y eut une nouvelle pause, mais elle ne fut pas assez longue pour que j'aie le temps de trouver une réponse ou une excuse.

— Je crois que tout le monde au lycée apprécierait que vous soyez présents tous les deux à la mi-temps pour la cérémonie.

— Vendredi... heu... je vais voir ce que je peux faire. Merci Nance.

Je raccrochai et regardai Vic remettre les petits pois de moins en moins surgelés sur son nez.

— C'était quoi, toute cette discussion ?

— Laquelle ?

— À propos de vendredi.

— Rien.

Je continuai à penser à l'étrange jeune homme tout en contemplant l'album des Durant Dogies posé sur mon bureau.

— Il habite forcément dans la région.

— Est-ce qu'elle t'invitait à sortir avec elle ?

— Quoi ? (Je lui lançai un regard.) Non.

Son ton devint un peu plus acerbe.

— Alors, qu'est-ce qui se passe vendredi ?

— Un truc de football, ils vont retirer mon numéro.

Elle prit une expression amusée.

— Tu déconnes.

— Non. Celui de Henry aussi.

— Je veux y aller.

— Non.

— Allez, j'ai jamais été à ces trucs quand j'étais ado. (Elle réfléchit.) Je suis jamais sortie avec un footballeur au lycée.

Je me laissai distraire un instant.

— Tu sortais avec quel genre de gars ?

— Des gars de trente-sept ans qui s'appelaient Rudy avec une moustache et une fourgonnette. Des gars qui faisaient flipper mes parents. (Elle me regarda.) Je veux y aller, et je veux un petit bouquet à la boutonnière, comme Babs.

Je ne répondis pas et m'écroulai sur le fauteuil face à mon bureau.

— S'il te plaît, dis-moi qu'on ne va pas sillonner le quartier en minibus avec des affiches AVEZ-VOUS-VU-CE-GOGOL-À MOITIÉ-NU ?

— Je me suis dit qu'on pourrait demander à quelques voisins.

— Ou on pourrait poser quelques pièges à fouine avec des Double Stuf Oreos comme appâts. (Elle se mit debout.) Mais je ne crois pas qu'on soit obligés de faire ça.

Elle descendit sa main et brandit le pantalon. À l'intérieur de la ceinture, on pouvait lire : BELLE FOURCHE - SERVICE DE COLLECTE DES ORDURES.

Je passai quelques coups de fil supplémentaires aux services du comté de Butte, dans le Dakota du Sud, qui étaient ouverts le dimanche après-midi, mais ils n'avaient pas connaissance d'une disparition, alors nous allâmes retrouver Double Tough posté à l'entrée de l'allée menant au T Bar T.

— Rien ?

L'ancien contremaître pétrolier était bâti comme un pilier de béton. La première fois que je l'avais rencontré, il avait reçu une balle et avait négligé de le mentionner dans la conversation ; il ne l'avait dit que bien plus tard, d'où son surnom.\*

— Nan, et j'ai posé la question à tous les voisins dans un rayon de cinq cents mètres.

---

\* *Tough* signifie dur, dur à cuire, résistant. Double Tough l'est doublement. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

— Personne n'a entendu parler de lui, et personne ne l'a vu ?

— Nan.

Je jetai un coup d'œil en direction de la petite maison blanche aux volets rouges.

— Je vais retourner voir Barbara et lui dire que je vais inspecter les lieux. Restez donc par ici tous les deux, à l'ombre, à surveiller le chien.

Au moment où je parlais, j'entendis Double Tough demander à Vic des nouvelles de son nez. Ce n'était pas parce qu'il était doublement coriace qu'il était doublement malin. Je montai les marches du porche et fis part à Mme Thomas de mes intentions.

— Vous n'êtes pas obligé, Walter.

— Je me sentirais mieux si je le faisais. Si vous ne connaissez pas ce jeune homme, si vous ne savez rien à son sujet, ce serait peut-être mieux qu'on ait au moins une petite conversation avec lui.

Elle hochait la tête, mais sans grand enthousiasme.

Tandis qu'elle refermait la porte, j'allai jusqu'au petit garage et entrai par la porte latérale donnant sur l'allée qui faisait le tour de la maison. Il abritait un redoutable cabriolet Mustang de 1969, flanqué d'écussons sur lesquels on lisait COBRA JET. À moitié recouvert d'une bâche, il était la dernière acquisition automobile de Bill Thomas avant sa mort, en 1971. Cette voiture n'avait probablement que mille kilomètres au compteur et excitait la convoitise de tous les hommes du comté en âge de conduire.

Sur ma droite se trouvait un établi avec une collection de petits pots remplis de vis et de clous qui devaient dater de l'époque de Fort Fetterman, mais de nombreux outils donnaient l'impression d'avoir été utilisés récemment, des morceaux de bois avaient été rangés sur les poutres du toit, et je découvris, dissimulée, une pile de très vieux exemplaires de *Playboy*. En dehors de cela, l'endroit paraissait intact.

Je refermai la porte derrière moi et me rappelai que Barbara avait mentionné un abri à pompe. Nous vivons dans un climat désertique, et étant donné que le jardin était très vert et que les bordures étaient pleines de fleurs, l'eau devait bien venir de quelque part.

Suivant un chemin envahi de liserons vers la berge de Clear Creek, je tournai en direction du pont. Je vis le toit à deux pans de

l'annexe dont les bardeaux avaient été réparés récemment, parvenant même à repérer l'endroit qui avait été restauré.

L'herbe était plus haute lorsque je quittai le sentier, et je me frayai un passage à travers la végétation jusqu'à la petite dalle devant l'abri. Un verrou était vissé dans la porte, mais le cadenas rouillé n'était pas fermé; je l'enlevai et tirai sur la poignée en bois pour ouvrir la porte. La cabane avait probablement été un fumoir à une époque, ce qui expliquait la légère odeur de bois calciné ainsi que les points de rouille sur les poutres qui devaient correspondre aux endroits où on avait fixé des crochets à viande.

Une petite pompe de deux chevaux et demi montait l'eau de la rivière dans une machine dont les tuyaux de cinq centimètres de diamètre sortaient du sol puis s'y enfouaient à nouveau. Je contournai la pompe, posai la main sur la canalisation de sortie et sentis le flot d'eau froide qui circulait à l'intérieur.

Mes yeux s'habituant à la pénombre, je vis que contre le mur en face était calé un lit pliant, le genre de ceux qu'on utilise comme lit d'appoint. Sur le grand matelas était posée une couverture militaire, tirée et bordée si serré qu'on aurait pu y faire rebondir un rouleau de pièces.

Lorsque j'approchai du lit, mon pas résonna différemment sous mes semelles, et je reculai: je vis sur le plancher le vague contour d'un objet carré. Je m'accroupis et balayai de la main un peu de poussière. Je découvris un petit crochet sur un côté, l'attrapai et soulevai le couvercle de ce qui se révéla être un vieux bidon de lait enfoui dans la terre meuble. Il faisait noir dans la cavité, et je regrettai de ne pas porter mon ceinturon où j'accrochais ma fidèle Maglite; j'enfonçai ma main dans le récipient.

La première chose que je trouvai fut un magazine, *Gun Buyer's Annual*, daté de cette année. C'était un guide encyclopédique de toutes les armes disponibles sur le marché privé. La couverture en papier glacé présentait toute une collection de fusils de chasse, de carabines, et de semi-automatiques, dont les photos étaient passées tant le magazine avait été manipulé. Je l'ouvris, presque chaque page était cornée.

Je le posai à côté de moi et plongeai à nouveau la main dans le trou; cette fois, j'en sortis un exemplaire de *Playboy*, daté de

janvier 1972. Il était aussi défraîchi que l'almanach des armes à feu, et je dus admettre que Marilyn Cole, appuyée contre une bibliothèque avec un roman entre les mains et quasiment aucun autre accessoire, avait encore de l'allure malgré le fait que la photo datait de plus d'un quart de siècle et qu'elle était pliée en trois parties égales.

Je déposai l'objet qui, en comparaison avec le visuel obscène de l'encyclopédie des armes, me semblait à peine pouvoir prétendre au qualificatif de porno très soft et je plongeai à nouveau la main dans la cavité. Cette fois j'en sortis un volume très vieux, d'un noir complètement passé, orné de lettres dorées – le Livre de Mormon. Je tournai lentement la couverture, et remarquai qu'il avait été publié en 1859 et qu'il portait une inscription manuscrite sur la première page: "Pour mon fils Orrin, Homme de Dieu, Fils du Tonnerre – de la part de ta mère qui t'aime, Sara."

Je calai le vieux livre sous mon bras et remis la main dans le trou, mais je n'y sentis rien d'autre. Je le fouillai consciencieusement, il était vide. J'y rangeai tout sauf le livre, refermai le couvercle et, du bout du pied, étalai un peu de poussière. Je me remis debout, sans lâcher le livre, et contournai la pompe pour pouvoir examiner une dernière fois la pièce au sol de terre battue. Je passai la porte, la refermai et raccrochai le verrou en prenant garde à le laisser exactement comme je l'avais trouvé.

Lorsque je retournai chez Barbara Thomas, je grattai à la porte à moustiquaire pour m'annoncer et attendis que Barbara apparaisse de l'autre côté du fin grillage, son visage pixellisé en un millier de petits carrés. Je brandis le livre et lui demandai :

— Qui est Orrin ?

Elle prit appui sur le cadre de la porte et, sans un mot, porta son autre main à sa bouche.

— Je ne sais pas d'où il vient.

Je regardai Double Tough prendre un autre cookie dans l'assiette posée sur le comptoir. Barbara, Vic, le Livre de Mormon et moi étions rassemblés autour de la table, essayant d'éclaircir la situation.

— Alors, quand l'avez-vous vu pour la première fois ?

— Comme je l'ai dit, il y a environ deux semaines.

— Vous avez aussi dit qu'il était un ange.

Elle cligna des yeux et regarda par la fenêtre de la cuisine qui donnait sur Clear Creek et l'abri au bord de la rivière.

— J'ai... je me suis peut-être embrouillée.

Vic avait remplacé les petits pois dégelés par une poche de froid, et heureusement, sa voix sortit très étouffée du torchon.

— Amen, ma sœur.

— Lui avez-vous parlé ?

— Non.

— Où a-t-il trouvé le lit et la couverture ?

Elle réfléchit sans quitter la fenêtre des yeux.

— J'avais remarqué que des choses avaient disparu dans le garage, mais je n'avais pas fait le lien entre les deux. (Son regard revint se poser sur moi.) Vous pensez vraiment qu'il vit là-dedans depuis deux ou trois semaines ?

— Je dirais que c'est très vraisemblable. Comment procédez-vous exactement pour lui donner à manger ?

Elle regarda Double Tough qui dévorait un nouveau cookie.

— Je laisse la nourriture sur le comptoir, c'est tout.

Mon adjoint, un peu gêné, nous fit part de son avis.

— Flocons d'avoine et pépites de chocolat, ils sont vraiment bons.

La vieille dame me regarda dans les yeux.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas le laisser tranquille ?

Je m'éclaircis la voix.

— Hmm... non, c'est impossible. Il ne s'agit pas d'un chat perdu, madame Thomas. Il faut que nous sachions qui il est et d'où il vient. Il y a peut-être des gens qui sont à sa recherche. Vous comprenez ?

— Oui, je comprends.

Je pris le livre et l'ouvris à la page de titre.

— Je pense qu'il est mormon et qu'il s'appelle Orrin.

Vic ne put résister à la tentation.

— Orrin le mormon ?

Je l'ignorai et poursuivis.

— Si ça ne vous ennuie pas, je vais poster mon adjoint chez vous ce soir, en espérant que le jeune homme revienne.

Elle approuva d'un signe de tête, regardant d'abord Vic, puis, plus longuement, Double Tough.

— Ce sera parfait.

Je me levai et donnai mes ordres à mon adjoint de Powder Junction.

— Je passerai vers onze heures pour te relever, si ça te va.

Il saisit un autre cookie et acquiesça.

— Ouais.

— Et essaie de ne pas manger tous les cookies.

Il ne répondit pas, mais s'installa à côté de la fenêtre de la cuisine, colla sa paire de jumelles tactiques sur ses yeux pour observer la petite annexe au bord de la rivière, et continua à mâcher.

Vic donna la croûte de sa pizza au chien et prit une canette dans ma réserve de Rainier, dont elle but une bonne rasade.

— Putain, si seulement il y avait quelqu'un dans le coin qui sache faire la pizza correctement.

Elle s'essuya la bouche sur le dos de sa main et passa ses doigts sur la tête du chien.

— J'ai cherché dans la base de données du FBI s'il y avait des infos sur Orrin le mormon, mais jusque-là, il y en a autant que sur le Saint-Esprit. J'ai laissé un message à l'église des Saints des Derniers Jours – incroyable qu'il y en ait une ici – chez l'évêque Drew Goodman, et j'ai même interrogé les services sociaux dans l'Utah, mais pour l'instant, personne n'a jamais entendu parler de ce gosse.

Je bus une gorgée de ma bière et feuilletai la Bible mormone.

— Ce livre vaut probablement une fortune.

— Et que fait-on du pantalon voyageur de Belle Fourche ?

Je posai ma canette.

— Je vais passer un coup de fil à Tim Berg, le shérif de là-bas, pour voir s'il sait quelque chose sur le pantalon ou le gamin.

Elle colla sa canette contre ses lèvres et son visage se fendit d'un sourire carnassier.

— Le porte-crayon sur pattes ?

— Ouais.

Pendant les cours dispensés à l'Association nationale des shérifs, Tim avait l'habitude, restée célèbre, de fourrer d'innombrables crayons et stylos dans sa barbe, puis de les oublier.

Elle leva les yeux vers la vieille horloge Seth Thomas accrochée au mur de mon bureau, dont les aiguilles marquaient 10 h 45.

— J'envisageais de rester dans le coin et de te sortir le grand jeu, mais mon nez me fait un mal de chien, alors je vais peut-être le ramener à la maison et aller me coucher.

Elle prit une nouvelle gorgée de bière puis colla la canette fraîche entre ses yeux.

— J'ai l'air de quoi ?

Je contemplai les deux petites ailes violettes qui commençaient à se déployer sous ses paupières inférieures.

— De quelqu'un qui aurait pu devenir champion\*...

— Ouais. Eh ben, si jamais je mets la main sur Orrin le mormon, je vais cogner sur sa tête comme sur un bongo.

Elle se leva et s'étira, la robe remonta sur ses cuisses tandis qu'elle se mettait à chanter avec un fort accent italien à la Rosemary Clooney:

— *Come on-a my house, my house. I'm-a gonna give you candy\*\*.*

Je lui souris.

— Je croyais que ton nez te faisait mal.

Elle recula vers l'entrée de mon bureau et tenta de m'attirer en agitant son index en crochet.

— C'est le cas, mais je viens de me rappeler un supermoyen de ne plus y penser.

Je rassemblai les vestiges de notre festin improvisé, écrasai quelques canettes et les jetai dans la boîte vide – je savais que je me ferais incendier par Ruby si je laissais des canettes de bière dans la poubelle du bureau.

---

\* Référence à une célèbre réplique de Marlon Brando dans *Sur les quais*, d'Elia Kazan.

\*\* Viens chez moi, viens chez moi, je te donnerai des bonbons.

— Il faut que j'aille remplacer Double Tough dans vingt-cinq minutes.

— Allez, vite fait, bien fait ?

Je refermai la boîte, la pris et contournai mon bureau pour la rejoindre.

— Quelles sont les nouvelles des jeunes mariés ?

Son visage s'assombrit derrière les cocards et je vis soudain l'orage gronder et les éclairs fuser dans les pupilles vieil or.

— Quoi ?

— Je t'avais prévenu.

— Quoi ?

Elle s'appuya contre le chambranle de la porte et descendit le reste de sa bière.

— Chaque fois que je parle de nous, tu parles d'eux.

Elle se redressa et me regarda, en posant la canette vide, telle une cheminée, sur la surface plane de la boîte de la pizza,

— Je ne vais pas me taper tout Freud pour essayer de comprendre, alors, arrête. OK ?

— OK.

Elle tourna les talons, passa devant le bureau de Ruby et s'arrêta pour faire une révérence, laissant tomber ses cheveux qu'elle avait laissés pousser et éclaircis par endroits.

— Au fait, t'as perdu le droit à ton petit coup vite fait.

Elle disparut dans l'escalier, et j'entendis les lourdes portes battantes en verre se refermer lorsque je m'écriai :

— J'avais compris...

Le chien, qui espérait probablement une autre croûte de pizza, apparut à mes pieds tandis que je descendais les quelques marches menant aux cellules et à la porte de derrière.

— Bon, tu viens avec moi à la benne ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et remarquai qu'il s'était assis.

— J'imagine que ça veut dire non ?

Il ne bougea pas.

— Eh bien, d'ici quelques minutes tu vas aller chez Barbara Thomas, que ça te plaise ou non.

J'ouvris le lourd vantail en métal et le calai soigneusement avec le morceau de parpaing que nous utilisons à cet effet, et qui épargnait à tous les membres du bureau le détour humiliant pour retourner jusqu'à la porte principale, que Vic avait appelée "la marche de la honte et de l'ignorance".

Au loin, j'entendis mon adjointe griller nos deux feux rouges clignotants et traverser la ville à toute vitesse.

La Rainier en équilibre sur la boîte, j'avançai vers la benne au moment précis où une brise soudaine se leva; elle fit tomber la canette de la surface en carton, qui devint un virevoltant métallique, partit en bondissant sur la route, et la traversa en direction de la clôture de l'école élémentaire de Meadowlark.

— Zut.

Je glissai les détritrus sous le couvercle en plastique, puis partis récupérer l'objet. Je me disais que si les canettes de bière n'étaient pas autorisées dans les corbeilles du bureau du shérif, elles ne devaient probablement pas avoir plus le droit de traîner autour des clôtures de l'école élémentaire.

La petite vagabonde continuait à cogner contre le grillage, et je dus m'y reprendre à deux fois avant de réussir à l'attraper. Fatigué tout à coup de cette longue journée, je posai mon coude sur la barre supérieure de la clôture et profitai un instant de la fraîcheur du soir. La saison était bien avancée et les nuits devenaient plus froides. Je repensai à ce que Nancy avait dit, essayai de me souvenir de mon numéro, autrefois, puis me rappelai d'appeler l'Ours et de lui parler des honneurs qui allaient nous être rendus vendredi soir.

Je frissonnai un peu et me dis que la première gelée ne tarderait pas; je changerais de chapeau, porterais celui qui était en feutre. Je laissai mon esprit errer à nouveau, cette fois vers ce que Vic avait dit, me demandant si elle avait raison. Son plus jeune frère avait épousé ma fille il y avait quelques mois, et j'entendais de moins en moins parler de Cady. Creusant un peu la dimension freudienne de mes propres dérobades, je me demandai si cette angoisse s'était mêlée à mon inquiétude grandissante quant à ma relation de plus en plus proche avec mon adjointe. Je ne me considérais pas comme

particulièrement prude, mais notre différence d'âge et le fait que j'étais son supérieur me revenaient constamment à l'esprit.

Ces derniers temps, elle s'était montrée d'humeur assez changeante, et je ne savais pas trop quoi en penser.

Je laissai mon regard se promener sur la pelouse fraîchement tondue de l'école élémentaire lorsque je remarquai quelqu'un sur la balançoire, dans la cour; son corps fendait l'air froid, chaque effort accompagné du cliquetis des chaînes auxquelles était suspendue la balançoire. La personne me tournait le dos, mais je voyais qu'elle était maigre, étonnamment blonde – et qu'elle ne portait pas de pantalon.

DERNIÈRES PARUTIONS

James McBride, *Mets le feu et tire-toi*  
Craig Johnson, *La Dent du serpent*  
Joe Flanagan, *Un moindre mal*  
Jennifer Haigh, *Ce qui gît dans ses entrailles*  
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*  
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*  
James Crumley, *Le Dernier Baiser*  
Henry Bromell, *Little America*  
Matthew McBride, *Soleil rouge*  
Jean Hegland, *Dans la forêt*  
Steve Weddle, *Le Bon Fils*  
Thomas McGuane, *Le Long Silence*  
David Vann, *Aquarium*  
Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*  
Alex Taylor, *Le Verger de marbre*  
Katherine Dunn, *Amour monstre*  
Larry McMurtry, *La Marche du mort*  
Christa Faust, *Money Shot*  
Craig Johnson, *À vol d'oiseau*  
Pete Fromm, *Le Nom des étoiles*  
James Crumley, *Fausse piste*  
Jake Hinkson, *L'Homme posthume*  
Ellen Urbani, *Landfall*  
Ned Crabb, *Meurtres à Willow Pond*  
Ron Carlson, *Retour à Oakpine*  
Pete Fromm, *Indian Creek*  
John Haines, *Vingt-cinq ans de solitude*  
Jon Bassoff, *Corrosion*  
Bob Shacochis, *La Femme qui avait perdu son âme*  
Craig Johnson, *Steamboat*  
John Gierach, *Danse avec les truites*  
Peter Farris, *Dernier appel pour les vivants*  
Larry McMurtry, *Le Saloon des derniers mots doux*  
Aaron Gwyn, *La Quête de Wynne*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur

[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR  
ATLANT'COMMUNICATION  
AU BERNARD (VENDÉE).